

## QUATRIÈME JOUR

Huit heures du matin. Sur les plaines de sel soufflait un vent brûlant. Yi marchait, accrochée à son large chapeau. Elle avait délaissé son télémètre pour contempler son vaste et nu royaume.

Pour la Sichuan Mining Corporation, elle parcourait l'immense nappe de sel pur, épaisse d'un ou deux mètres, au creux de laquelle dormait un lac d'eau topaze. Endroit bizarre. Il n'y pleuvait jamais. L'eau venait de la mer, par des boyaux souterrains. Elle s'évaporait jusqu'à ce que le taux de sel soit mortel, même pour les poissons. Pour arranger le tout, des geysers de gaz trahissaient le glou-glou du magma dans l'estomac d'un volcan endormi.

Chaussée de bottes en caoutchouc et du pantalon de toile réglementaire, Yi déambulait, sur l'irréel disque blanc du lac Saleh, vêtue d'un simple débardeur ; et le soleil avait depuis longtemps brûlé ses bras minces, jusqu'à leur rendre le hâle d'une paysanne du Sichuan. Pour se protéger des insulations, elle portait un chapeau à pois bleus et long rebord, qu'elle tenait de sa mère, qui le tenait de sa mère, qui le tenait de sa mère, à l'époque où Shanghai prisait le style occidental. Un ruban bleu noué sous le menton lui servait d'amarre aux assauts du vent. Et Yi, des heures durant, cartographiait la saline, la mesurait, en une longue promenade qu'observaient à distance la plupart des hommes du chantier.

Une fois la mine creusée, le port construit, le sel cascaderaient à pleins quintaux dans des cargos rouillés, lancés vers les *fast-foods* du monde arabe, du Caire à Port-Saïd, où rissolent les frites.

Yi s'était éloignée du camp où vivaient les ouvriers glavioteurs et graveleux. Elle parcourait le terrain toute la journée puis s'enfermait dans sa chambre pour travailler. Elle ne voulait rien avoir à faire avec ces gens.

L'ingénieur en chef Bo l'avait prise à part un soir. Il lui avait reproché son attitude distante, solitaire, nonchalante, enfin, bizarre. Il comprenait très bien : c'était pas facile pour elle. C'était son premier chantier, et elle était bien jeune, loin de chez elle... mais elle n'avait pas droit de bouder. Yi avait battu des longs cils et acquiescé, attendant qu'il finisse. Mais Bo s'était fâché : non, ça n'allait pas ! La seule présence féminine du chantier était une absence. Elle pouvait bien jouer aux cartes et prendre un verre dans le carré des ingénieurs, non ? Une fois, ça lui arracherait les dents ? Et puis ce mépris, cette manie de tout finir en avance, de rêvasser quand les autres triment...

Au fond, Bo n'aimait pas la voir traîner ainsi, sauterelle étrange et gracieuse, aux yeux des hommes sevrés de femme depuis cinq mois. Bo tenait l'imagination pour une substance instable, comparable à la nitroglycérine.

Bo avait doublé sa charge de travail, lui ordonnant de tracer des sentiers à bulldozers à gogo. C'était dur, inutile, et ça n'avait rien changé. Yi flânait et snobait ses égaux. Elle les trouvait insignifiants : bavards toujours de la même chose, de la bouffe et du prix des choses. Leur pensée était toute encroûtée. Ils ressemblaient à ces hommes gris qui avaient enlevé à Yi son seul amoureux, à Chongqing autrefois. Comme elle détestait leur ressembler... !

Elle fuyait. Elle avait fui très loin de Chongqing, puis de Shanghai. Mais plutôt que les Bahamas, elle était tombée sur Sadjourah : c'était pas le pied. Oh, ce désert avait sa beauté – une beauté âpre qui endurcissait le cœur. Mais on ne vit pas que de beauté. Il nous faut aussi un peu d'amour, de chaleur humaine. Yi se sentait très seule ici, paumée comme une petite étoile dans un ciel noir.

Un papillon blanc voleta et se posa sur sa main. Quel vent pervers l'avait porté ici ? Il cherchait une fleur en ce pays de mort. La peau sucrée de Yi était de bon augure, mais la trompe de l'insecte déréglé la suçota en vain

- Pauvre bestiole, dit Yi. Je n'ai pas de nectar, moi. Tu vas mourir.

C'est alors que, levant les yeux, Yi vit une silhouette agitée, très loin, infime et dansante comme un sorcier en contact avec les esprits. Il courait vers elle. Yi eut peur. Était-ce un fou abandonné par sa caravane ? Un Khamsir meurtrier ou voleur ?

L'homme criait, mais on n'entendait que le vent. Il tomba. Yi ne vit plus que le sel qui étincelait de rose. Elle hésita. Puis elle courut à sa voiture. Le quatre-quatre ricocha sur les ravines de la plaine ivoirine.

Au bord du lac, Yi trouva un homme blanc, de blanc vêtu, face contre sel. Elle le fit rouler sur le dos. Son visage était brûlé, ses cheveux durs et blanchis. Il respirait encore. Elle lui versa de l'eau sur le visage. L'homme crachota. Elle lui parla anglais, puis français. L'homme râla un borborygme glottal, proche de l'ouïgour médiéval.

Le blessé était bien plus grand et lourd que la petite Yi, et elle eut peine à le redresser pour le faire boire un peu. Dès qu'il sentit l'eau sur sa langue, il téta la bouteille avec avidité, les yeux fermés. En le secouant, Yi parvint à le faire ramper et claudiquer jusqu'à la banquette arrière, où il s'endormit.

Yi le ramena à la base de vie, qui était vide, car un règlement sévère y prohibait toute forme de glandouille. Malgré ses efforts, l'homme ne se réveilla pas et Yi le fit tomber comme un sac de riz. Puis elle le traîna jusque dans sa chambre.

Elle ouvrit un robinet et le blessé sursauta. Quel comédien. Avec l'aide de Yi, il but encore, toussa, et s'endormit sur le lit grinçant.

D'un linge mouillé, Yi fit une compresse pour son visage. Le sel se décrochait par plaques entières, et il s'avéra que cette couche minérale faisait une passable crème solaire. Il était moins brûlé qu'elle n'eût cru. Elle tira sa chemise, qui partit en lambeaux. Son torse saignait par endroit. Elle rinça le sel qui creusait ses blessures.

Puis, comme elle s'ennuyait un peu, Yi se fit un thé et contempla son patient avec une fierté d'infirmière débutante. Pour ne pas trop perdre trop de temps, elle saisit sa planche à dessin et se mit à tracer des schémas. Ils cohabitèrent un moment ainsi. Le crayon crissait. L'homme se retourna dans son sommeil et manqua de casser une lampe de chevet.

Mais à midi la porte grinça : c'était le vieux Bo. Il resta d'abord stupéfait au seuil de la chambre, interdit devant cette scène licencieuse – l'homme béat dans son sommeil, à demi nu, et Yi taillant son crayon – puis il meugla à peu près ce propos :

- Et pendant les heures de travail... honte, indiscipline... ! Menteuse ! Je te fais confiance et tu déserres, tu mets un homme dans ton lit... étranger au chantier, espion... ! Au lieu de faire tes mesures dehors ? Perronelle, sauterelle, peste caractérielle, cervelle d'hirondelle, voix de crécelle, fesse de vermicelle... ! Et moi, je disais : c'est une bonne travailleuse, très sérieuse, très douée, une jeune fille discrète... la peste ! Alors qu'il y a deux géomètres en âge de se marier et un géologue très charmant, qui louche à peine... ! enfin c'est trop ! Tu es mise à pied ! Dix jours. Tu méditeras sur tes crimes.

Quand il eût claqué la porte, Yi rougit et à bouillonna de colère. Ce vieil imbécile l'humiliait, la diffamait, pervertissait tout ce qu'il voyait... Tant de bêtise et d'injustice lui donnait des envies de pleurer. Elle songea à poursuivre son chef, à le supplier de l'écouter – mais c'était l'heure du déjeuner, et le campement bruissait d'ouvriers éruçants et suants, qui attendaient l'immonde platée de leur esclavage. Yi ne pouvait s'humilier devant ces hyènes puantes. Elle claquemura ses volets avec rage.

Elle se planta face à la fenêtre. Sa jeunesse foutait le camp, se ratatinait à chaque minute, amère et foutue. Elle avait perdu tant de temps dans ce coin minable ; et tant de temps en Chine, penchée sur son bureau obscur, sur le papier qui buvait l'encre comme on boit des larmes, et...

Un grognement sourd signala que l'homme se réveillait. Il réclama à boire. Yi lui donna. L'œil très lent, ahuri, il promena son regard sur le lit de métal, les murs de tôle, la fenêtre étroite qui donnait sur nulle part – et sur Yi. Puis il dit d'une voix rauque – en français :

- On est au lac Saleh ?

- Oui.

Il toussa et mit un pied à terre.

- Je dois rentrer à Sadjourah.

Yi le rassit et lui dit qu'il n'était pas question d'aller à Sadjourah dans son état. Aussitôt s'éteignirent ses ardeurs de brûlé et il se rallongea. Après un bon moment, il répéta, comme pour lui-même :

- Mais je dois rentrer.

Peut-être, mais on ne fait pas toujours ce qu'on veut, songea Yi. Et elle se rencogna dans sa chaise, boudeuse. Elle n'avait rien à faire. Il n'existait plus rien dans sa vie que le travail, et elle se trouvait aussi désemparée qu'un nourrisson sans hochet. Comment se distraire, comment... il ne lui restait que quatre murs et un étranger dedans. Alors que perdait-elle à fuir ? Sadjourah, c'était peut-être drôle, et là-bas personne ne la connaissait.

Le chef Bo manqua de s'étouffer de rage lorsqu'il vit le quatre-quatre de service de Yi s'évanouir dans un panache de sel et de poussière, sur la piste sinueuse qui menait à Sadjourah.

\*\*\*

Depuis deux jours Janvier tourneboulait en ville. Lucien, évaporé, n'avait laissé nulle trace. Nul message, nul appel ; son voilier, immobile. À l'hôtel Excelsior, au

bord de la piscine où zoniaient des pouffiasses, chez ses amis, amies, nul n'avait vu sa face.

Janvier avait honte d'avoir laissé son patron partir seul au rendez-vous du colonel AAA, tandis qu'il épongeait une cuite méchante et la mémoire acide de la belle Judith. Quel fichu garde du corps il faisait... et quel piètre enquêteur... ! Il avait trouvé le colonel, qui lui avait dit qu'il avait attendu M. d'Argensac une heure en plein soleil et qu'il n'était jamais venu.

Juché sur sa moto, Janvier aboutit à la Free Zone, où de vagues hangars côtoyaient des terrains vagues, tout près du port. Lucien n'avait aucune raison de venir ici ; mais Janvier avait déjà fait trois fois le tour de la ville et n'était pas loin de fouiller les poubelles pour y trouver les restes en tranches de son protégé.

Alors Janvier entendit des cris. Une algarade faisait rage. Une douzaine d'Obbors s'invectivaient en sangali et se jetaient des boîtes de carton, en une colère toute théâtrale. Au milieu d'eux se tenait une jeune fille blanche, qui gueulait sans qu'on l'entende. C'était Judith, la radieuse, la délicieuse coopérante du pays de Pount.

Ce fut un choc pour Janvier, qui oublia tout-à-trac Lucien et le trafic d'armes. La divine providence arrangeait bien les choses. Depuis deux jours, Judith lui était un souvenir indélébile, troublant, qu'il emportait avec lui le soir – avec respect, attention – et retrouvait au réveil. Pourtant, il s'était efforcé de l'oublier, de chasser cette obsession stupide. Il s'élança dans la mêlée en criant :

- Salaam, la paix, mes amis ! Qu'est-ce que vous voulez, là ? Oh ? Vous voyez pas que vous l'embêtez, là ? Impolis... !

Les marchands dirent qu'ils étaient grossistes en médicaments, soucieux du genre humain, et qu'ils avaient proposé d'excellents prix à cette jeune et jolie personne, qu'ils vendaient même à perte par charité, par amour de leurs frères qui vivaient à Pount, mais qu'elle avait refusé leurs offres truculentes et généreuses, car

elle voulait des prix au ras de terre, des prix qui font rendre gorge, et eux, comment allaient-ils nourrir leurs dix enfants, leur quinze neveux, leur vingt-cinq cousines orphelines, leur trente-huit tantes sans maris et sans ressources... ?

Judith avait lutté avec ténacité contre cette masse changeante, mais elle n'était pas rompue à un négoce si violent. Les marchands étaient bavards et féroces ; ils se frappaient entre eux. Furieuse, échevelée, Judith était prête à lâcher des milliers de francs pour se sortir de ce traquenard. C'était l'effet désiré du cirque invraisemblable des marchands de Sadjourah.

Janvier, qui dominait d'une tête tous ces Obbors à la taille gracile et au teint pâle, leur intima de dégager ; sinon il en faisait de la pâtée pour chameau. Il ne garda près de lui qu'un petit vieux dont la pointe de barbiche était rougie de henné, et qui n'avait jusqu'ici pas prononcé un mot. Janvier dit à Judith de parler, le vieux écouta, et en cinq minutes l'affaire fut réglée à fort bon prix.

Tandis qu'on entassait la quinine à l'arrière d'un pick-up, Judith dit à Janvier l'air presque fâchée :

- J'aurais pu me débrouiller toute seule...

Ses yeux chassèrent de côté, comme si elle craignait qu'on l'entendit, et elle ajouta, plus bas :

- ... mais merci.

- De rien, de rien... vaut mieux pas négocier avec les marchands d'ici, si tu ne les connais pas. Ce sont de vrais requins, pires que ceux de la mer de Saaba.

- Je sais, s'écria-t-elle en levant un poing rageur, mais la pharmacie où je me fournis d'habitude est fermée... ! Catastrophe ! Comment je fais, moi, hein ? Comment ils font, les malades ? Je vais leur dire : crevez un autre jour ? Ah, il y en a pour tous les business, ici, mais pas pour la vie des gens. Pas des pauvres, en tout cas.

Janvier scruta Judith. Les traits tirés et sans fard, elle était moins à son avantage qu'à la lumière menteuse des boîtes de nuit. Ses cheveux, bien plus sombres qu'il n'eût cru, collaient par mèches ensuées à son front, au-dessus des yeux toujours limpides et droits, presque agressifs. Parlant encore, il se demanda s'il la trouvait belle encore, cuite de soleil, très mince sous le débardeur kaki, le nez courbe et bref, la bouche boudeuse en coin, prompte à sourire et à flétrir, qui théâtralisait ses émotions changeantes à tout instant. Mais oui, il aimait cette fille taillée dans un seul brin d'acier.

*Amour est un étrange maître.*

*Heureux qui peut ne le connaître*

*Que par récit...*

- Mais toi, tu viens souvent ici ? reprit Judith, soudain enjouée.

- Non, jamais – en fait, je suis venu chercher mon boss. Lucien. Tu l'as pas vu, par hasard ?

- Le mec insupportable ? Celui qui a la tête de Chirac jeune ? En blond ?

- Oui... Il a disparu.

Judith se tut. On ne parle pas mal des morts

- Il est parti seul à un rendez-vous dans le port, dit Janvier, il y a deux jours. Il n'est pas revenu.

- Il s'est noyé ?

- Pas avec sa voiture... je crois qu'il avait mis le doigt sur quelque chose de gros.

- De gros comment ?

- Gros comme un trafic d'armes.

- Tu déconnes ? s'écria Judith.



Elle avait ouvert l'œil éberlué, et même presque émerveillé à l'idée d'entendre une histoire nouvelle, du genre à frapper l'imagination. Et bien qu'elle se reprît en plissant des lèvres sceptiques, le visage inexpressif, ses yeux trahissaient toute son attention.

Janvier s'expliqua. Il ne s'en était pas tenu aux soupçons de Lucien, qui supputait qu'on trafiquât les comptes. Il était allé au concret des choses, mener l'enquête : il avait pris sa moto poussive et guetté la sortie d'un convoi d'armes de la Manufacture, en partance pour le camp d'Alwajir. Une demi-douzaine de camions militaires sur l'asphalte abimé...

- ... et les camions ont bifurqué vers une piste de sable. Là, je les ai suivis à distance – c'était facile, parce qu'ils soulevaient de la poussière très haut dans le ciel. Alors, ils se sont arrêtés au milieu de nulle part. Moi, j'ai couché ma moto dans les broussailles, je me suis jeté à terre, sous un dragonnier blanc – un arbre sans feuilles, tout sec, tu vois ? Les conducteurs – des soldats en casquette – attendaient. Ils mâchaient le khat.

« Alors arrivent deux camions, un jaune et un blanc. Ils roulent droit vers moi, ils vont m'écraser, je crois... mais ils passent sans me voir.

- Et après ? souffla Judith.

- Après, les chauffeurs et les soldats se saluent. Ils déchargent des caisses de soda et de poisson puant des deux nouveaux camions, marqués *Marco Fishing* et *Joy Cola*. La poussière vole sur eux. Ils chargent des caisses d'armes dans les camions et les cachent derrière les marchandises. Pas tout, bien sûr, non, ils en laissent aussi dans le convoi, des armes...

Judith fixait Janvier d'une façon si curieuse, si fascinée que Janvier eût souhaité ne jamais finir son histoire ; et aussi la rallongeait-il en bégayant un peu et étalant les scènes, inventant s'il fallait, à foison, avec verve, marquant des pauses indues et colorant la scène de toute la poésie qu'il avait en réserve.

- ... et ils sont repartis, *Joy* et le poissonnier, rembourrés de fusils, cachés sous les paniers, d'où ils étaient venus, vers le désert du Sud.

- Et tu les as suivis ? demanda Judith.

- Moi ? Je tiens à ma vie ! Je cherchais Lucien, pas les ennuis...

- Mais ils sont partis vers le sud, tu dis ?

- Vers le désert Majeur, oui.

- Et tu t'es demandé où ils allaient ?

- Pas chez moi, en tout cas.

Judith n'avait plus l'air subjuguée, mais soucieuse, les traits tendus de réflexion, et Janvier se demanda ce qu'il avait fait pour la fâcher.

- Tes armes, dit-elle, elles vont au Dankali. Par le désert majeure, elles traversent l'extrême sud de Pount. Et là-bas, elles ne peuvent aller qu'à une seule sorte de gens...

- Qui ?

- Les islamistes Tulleba.

Janvier sursauta. Si c'était vrai, alors des dignitaires de Sadjourah fournissaient en armes les djihadistes du Dankali. Le genre de secret d'État à ne pas répéter trop haut, si l'on tenait à garder sa gorge en un seul morceau.

Il se faisait tard et un petit Sangali au nez pointu vint les interrompre. C'était Abdi, l'infirmier qui escortait Judith dans toutes ses aventures. Il ne voulait pas les empêcher de causer, mais les stocks étaient chargés dans le pick-up et ils avaient de la route le lendemain...

- C'est bon, dit Judith. J'arrive.

Janvier chercha le moyen de la retenir, le prétexte de la revoir, le bagout pour la captiver encore, mais ne parvint qu'à demander :

- Tu es à l'hôtel ?

- Hôtel de Grenoble. Le pire de toute la ville. On part demain.

- Mais tu reviendras bientôt ?

- Dans trois semaines, peut-être, dit-elle sans marquer d'intérêt. J'ai assez de médocs pour tenir – mais il finit toujours par manquer un truc. Bref. Merci, et à la prochaine, Janvier !

Et sa frêle silhouette disparut dans le démarrage lourd du pick-up.

*Les déités des eaux vives*

*Laissent couler leurs cheveux*

*Passe – il faut que tu poursuives*

*Cette belle ombre que tu veux.*

Alors en lente procession, les marchands s'adjourans désertèrent les hangars.

- Cette fille-là, dit l'un à Janvier, elle te fera que des problèmes.

Mais le plus vieux de tous, à la barbiche rouge comme Méphistophélès et à l'œil bigle, émit un ricanement affectueux :

- Nch'Allah, il va pas la lâcher !

\*\*\*

Comme ils avaient passé des landes de désert, les voyageurs recuits cherchèrent une escale. Au regain d'une vallée cendreuse, d'un coteau sale, moutonnaient les baraques d'un bourg sec de misère.

Yi aurait désiré ne pas s'y arrêter, mais sa jauge d'essence lui disait le contraire.

Warsouk était de ces bleds des déserts intérieurs, vieille oasis du temps des caravanes, où pousse la pastèque, et que les temps modernes ont boursouflée jusqu'au délire.

Yi monta prudemment la grand' rue du village, piste piégeuse et torse, semée de dromadaires, de chiens, de chats, de chèvres et de dormeurs sans âge, aux bas-côtés remplis d'ordures à ciel ouvert, que descendaient en trombe les camions de passage. Mais de pompe à essence, il n'y en avait guère.

- Essence ? Petrol ? Ni hao, c'est par là ! cria un autochtone.

Des guides se pressèrent devant la voiture, lui ouvrant le passage, tapotant le capot avec intimité. Les femmes endrapées de couleur suivaient ce manège, le regard sévère. Yi réprima l'angoisse qui l'étreignait, face à cette vie qu'elle ne comprenait pas. Et si on l'agressait... ? Elle regrettait d'avoir pris cette sale route, de s'être ainsi lancée pour rendre à cet inconnu de bonne gueule, et puis surtout pour fuir ce camp où elle vivait parquée, qu'elle tenait en horreur, retrouver enfin la ville et sa liberté anonyme... mais elle n'avait imaginé une route si effrayante. Et l'homme dormait contre la vitre.

Enfin, d'une bicoque jaunasse à porte rose, sortirent des hommes. Ils portaient des bidons. Un nœud à la gorge, Yi sortit pour assister à la manœuvre. Les villageois s'invectivaient en langue Khamsir et lui criaient : « Pas problème ! » Le plus ancien se pencha, examina le réservoir d'un air docte et repoussa les autres avec des cris : ce n'était pas le bon carburant ! La procession de bidons repartit en sens inverse.

Comme ce rituel durait, Yi fit quelques pas. Des enfants jouaient à chat avec un sac en plastique qu'emportait le vent, et elle suivit ces garçons aux fripes râpées, luisants et poudreux d'avoir joué, aux regards frappants : les uns hagards, les autres vifs et perçants, les uns souriants, les autres presque méchants. Les plus petits étaient mignons : ils auraient voulu la toucher mais n'osaient pas, et n'avançaient la main que pour la reculer avec effroi.

- Eau, demanda l'un, mimant une bouteille.

Yi sortit de son sac deux petites bouteilles d'eau et les donna. Vingt mains se tendirent. Elle leur dit de partager : mais les bouteilles avaient déjà disparu, englouties et répandues en une douche fraîche par les deux plus rapides. Avant qu'elle comprît comment, Yi se vit encerclée d'une quinzaine de gosses féroces et assoiffées. On tira son t-shirt. On la frappa au ventre. Yi cria, sidérée. Une main lourde saisit alors son épaule et catapulta les enfants de côté.

- Oh, c'est bon ! Dégagez. Allez, dégagez !

L'homme blanc prit Yi par le poignet et la fit rentrer dans la voiture. Il tira quelques biffetons et paya l'homme de l'essence. Puis il démarra.

Ils laissèrent derrière eux Warsouk. Après quelques lacets, la route fila droit et Yi se remit à respirer.

- Ça va ? lui dit l'homme.

Ça allait, ça allait. Mais ils étaient juste... tellement durs, tellement méchants, pourquoi l'attaquaient-ils comme ça, ça n'avait aucun sens...

- Ça, dit-il, c'est le pays.

- Comment ça ?

- Les mioches, à douze ans, ils ont pas vu un arbre, pas vu la mer, et j'te parle pas même d'un bouquin... alors oui, ça chiale pas, ça cravache et ça cogne. Si t'es blanc, tu as de l'argent, tu as tout à volonté : pas faux à leur échelle, non ? Et même bien vu...

- Mais ils sont durs – tellement durs.

- Ouais. Et dire qu'y en a qui naissent ici. Si c'est pas une malédiction.

Ils passèrent une carcasse calcinée de camion, jetée sur le bas-côté de la route. L'homme tapota l'autoradio.

- Tu as de la musique là-dedans ?

Il y avait là un CD d'une pop chinoise douteuse mais égayante.

- Tu bosses à la mine de sel ?

- Oui, je suis ingénieur.

Il siffla entre ses dents pour marquer son respect.

- Eh bah. Et tu parles très bien français.

- J'ai appris à l'université. À Shanghai.

- Ah. Et tous les ingénieurs apprennent aussi bien le français... ?

- Non. Il n'y a que moi.

- Tu voulais vivre à Paris ? sourit Lucien.

- Non... oui, je voulais partir... il n'y avait pas d'autre cours de langue qui passe entre la thermodynamique et la mécanique des fluides.

Elle avait dit cela sans ciller, d'un ton si sérieux que Lucien ne sut si elle plaisantait et resta rigide au plus haut point. Elle s'esclaffa alors. Étrange fille. Elle avait un accent et cherchait parfois ses mots, mais une fois trouvés, ceux-ci tranchaient. Elle s'appelait Yi. Et lui Lucien.

Elle l'observa. Il avait les épaules carrées, la crinière blonde clairsemée et emmêlée, le regard clair et très droit, le geste sûr. De sa traversée du désert, il gardait les lèvres gercées et des brûlures de peau. Dans son genre, plutôt bel homme.

- Tu veux reprendre le volant ? proposa-t-il.

Mais elle déclina. Elle voulait se reposer.

- Au fait, reprit Lucien, j'ai pas tout compris ce qui s'était passé chez toi... ton chef n'était pas content ? Il beuglait pas mal. Ce n'était pas à cause de moi, dis... ?

Mais l'œil globuleux, Yi ne répondait rien.

- Ah si, dit-il, ce serait à cause de moi...

- Non, c'est pas ça, répondit Yi, la voix prise en étau par un début de sanglot, mais je suis renvoyée pour dix jours, virée, pour sale conduite... et ça, c'est qui

était prévu, de me garder là-bas dix jours, sans rien faire, comme en prison, mais maintenant... je suis partie.

L'esprit émergeant de son brouillard, Lucien comprit que la jeune fille avait pris la route dans le seul but de l'emmener lui, à Sadjourah, qu'elle se grillait au plus haut point auprès de sa hiérarchie, et il songea à lui rendre le volant et lui ordonner de faire demi-tour aussitôt. Mais il était trop tard : elle était entrée en rébellion et revenir en arrière ne lui apporterait rien qu'une intolérable humiliation. Enfin, sans Yi et sa voiture, Lucien n'avait plus qu'à faire du chameau-stop jusqu'à Sadjourah, et cet argument acheva de fixer son silence.

- Un imbécile, reprit Yi avec colère, le pire imbécile de la Terre, et c'est mon chef. Il comprend rien, il fait rien... !

- Oh, tu sais... la plupart des chefs sont des imbéciles.

Le ton tranquille de Lucien, autant que ses mots, surprit Yi. À Shanghai ou au lac Saleh, parmi les ingénieurs ou les étudiants, elle n'avait jamais entendu que des propos gris et serviles, fades à en mourir. Elle avait grandi dans un milieu d'inférieurs besogneux, qui s'élèvent à la force du poignet sans jamais s'écarter du grand respect des maîtres, et dont l'intelligence critique restait une faculté absolument secrète. Critiquer qui on ne doit pas est si dangereux... C'est pourquoi ce qui semblait à Lucien une ironie très ordinaire était pour Yi un soutien rare et précieux. Dirigée et enseignée par des niais, elle avait souvent bouilli de colère retenue. Aussi écouta-t-elle avec passion Lucien dire haut et clair ce que, de toute sa vie, elle n'avait pu que marmonner pour elle-même :

- Des chefs, il y en a qui se gonflent de leur propre importance : alors c'est ordre sur ordre, diktat sur diktat, sans discussion possible ; et plus ils ordonnent de conneries, plus ils sont contents. Ils en crèvent de joie... et puis il y a les rampants, les lécheurs, ceux qui vivent pour plaire au petit chef de l'étage du dessus, et qui boivent chacune de ses paroles, se pâment de doux effluves quand il pète un

coup... Il y a les baudruches et les serpillères. Et puis la myriade de chefs qui sont un peu des deux.

Yi avait du mal à suivre le français fluctuant et rapide de Lucien, dont elle avait oublié bien des mots ; mais le mépris railleur de sa voix rendait tout limpide.

- Mais avec l'âge, reprit Lucien, tu comprendras : ces petits chefs, avec leurs caprices et leurs crises de nerfs... eh bien, ce sont des hommes eux aussi, et ils ont leurs p'tits problèmes, leurs p'tites manies, leurs gosses qui font leurs dents, leur femme qui s'est barrée et leur fuite d'eau dans la cuisine... ce sont des hommes. Et quand tu le sauras, tu apprendras à leur pardonner. Et à les oublier.

La hauteur de vue à laquelle atteignait Lucien surprit et charma Yi. Elle côtoyait depuis longtemps des hommes à la pensée si lourde que ce grand blond lui paraissait un philosophe. Et comme un homme spirituel qui nous donne raison est toujours plus plaisant à croire qu'un raseur qui nous contredit, elle lui trouvait une clairvoyance flamboyante.

- Le seul chef qu'on aime bien, en fin de compte, reprit-il, c'est celui qui a les mêmes défauts que nous...

- Et toi, tu n'es pas chef de quelque chose ?

- Si. Je suis directeur financier.

- Ah ? Où ça ?

- À la manufacture d'armes de Sadjourah. Je vends des fusils.

Ayant dit ces mots, crispé, Lucien se prépara à subir un sermon sur la guerre, la violence et l'exploitation de la misère humaine. Mais la petite Chinoise dit seulement :

- Ça fait du chiffre ?

Lucien sourit. Elle ne manquait pas de culot.

- Pas mal, pas mal. Mais j'ai failli me faire tuer pour cette sale affaire.

- Tu veux dire... aujourd'hui ?



- Oui. J'ai déplu à un type à qui il ne faut pas déplaire. Tu comprends, je gère les finances de la boîte, ses comptes, et...

- Et tu as trouvé de la corruption ?

- Pu... tu es rapide, toi.

Elle sourit et haussa les épaules. Oui, elle se savait maline. Pour ce que ça lui avait rapporté : à Shanghai, où elle était montée étudier, elle avait rencontré l'élite du pays, les gosses de riches, pour la plupart de sinistres crétiens imbus de leur talent imaginaire ; et les rares aimables étaient déjà pris, absorbés par leur carrière ou leurs jolies cocottes. Et presque tous étaient changeants, anxieux, tracassés des masses de frics que requérait à Shanghai l'atteinte du rang de bon bourgeois. Il n'y avait pas jusqu'aux plus fortunés qui se demandassent comment grimper plus haut encore et turbinassent des plans mirifiques pour rejoindre l'Amérique ou l'Australie, pays où ils ne doutaient pas de mener la vie des stars d'Hollywood. Car l'ambition est une passion universelle de la jeunesse, dont l'objet seulement varie d'une âme à l'autre ; mais à Shanghai il ne variait plus : c'était l'argent, l'argent, l'argent. Yi s'était trouvée mal équipée pour cette vie féroce, où la course au succès rendait précaire toute amitié ; mais elle ne voulait pas s'aplatir. Elle ne voulait dépendre de personne, hormis elle-même. Elle avait résolu de régler son compte au plus vite à ses études, puis de fuir, de fuir le plus loin possible chercher l'amour et la réussite, sans savoir pourquoi au juste la vie ne lui semblait souhaitable que loin de la Chine où elle avait grandi.

Pour l'instant, ça n'avait pas marché des masses.

- Tu vas faire quoi en ville ? dit-elle, chassant ses pensées noires.

- Je vais voir mon directeur. Je vais lui dire qu'on a voulu me tuer.

- Mais tu n'as pas peur qu'on essaye encore de te tuer ?

- Non... pas en ville. Nous sommes entre gens civilisés.

- Je ne reviens pas te chercher dans le désert !

Lucien rit. Il attarda son regard sur sa voisine et sauveuse. Elle était bien mignonne, du genre modèle réduit, couleur de miel. Mais elle était jeune, très jeune, bien qu'elle fût peut-être partie de ces filles qui ne vieillissent pas avant trente-cinq ans. Par précaution, il lui demanda son âge.

- Vingt-trois ans.

Lucien cilla. Il n'avait pas encore le double, mais... il se sentit très vieux. Un vieux lombric affamé. Si seulement il avait été un peu plus jeune, un peu plus honnête... mais... mais il avait autre chose à foutre. S'il obtenait la protection de son directeur général, il lui restait encore une chance de faire tomber le colonel AAA et se sauver lui-même. Sinon, il ne lui restait qu'à se casser très vite.

Au carrefour la route se peupla de camions. Les immondices se faisaient de plus en plus nombreux au bas-côté : Sadjourah approchait. Des montagnes de vieux pneus. Un chantier se profila, jonché de poutrelles d'acier, de gravats et de sacs plastiques, où traînaient des bulldozers estampillés *Shenzen Railway Corporation*

- Sacré travail, sacré travail... c'est encore les Chinois qui font ça. La nouvelle ligne de chemin de fer. Bien joué. C'est une bonne affaire, surtout pour le commerce – chère, mais bon, si les banques de Shanghai suivent...

- Ça aide le développement du pays, dit Yi machinalement.

- Oui, c'est aussi ce que les Français ont dû se dire, en construisant la première ligne du chemin de fer Abyssin, ici... en 1905.

Mais elle ne répondit pas. Elle s'en fichait, et d'ailleurs Lucien aussi.

Ils pilèrent net devant un chameau gyrovague qui traversait la route. Lucien sortit le déplacer : il ouvrit grand les bras et fonça vers la bête, en hurlant. C'était vraiment un improbable héros. Il avait quelque chose d'un peu détraqué et pourtant lui inspirait confiance.

Ils abordèrent les faubourgs de Sadjourah : Mahin Balbella – la ville des barbelés, anarchie de briques par-delà les anciennes barricades de la ville coloniale, entassés en un ghetto montueux et rocailleux.

Ils filèrent tout droit au quartier des villas.

La villa de Lucien était une bâtisse orgueilleuse et mal fichue, enclose de béton et rehaussée de barbelés. Elle formait l'une des centaines d'alvéoles hermétiques du quartier résidentiel d'Arbilos, lubie d'un promoteur en chasse d'une clientèle imaginaire. Le lotissement était aux trois-quarts vide, fantomatique, mais peu important, il n'y avait qu'à attendre que ça morde, que Sadjourah devienne Dubaï. Vu du ciel, ce ghetto pour riches dévoilait ses piscines vides et ses pelouses sans gazon, son gymnase squelettique, tel une caricature d'Occident. Au porche de Lucien crevait de soif un charmant camélia.

À peine arrivé, Lucien prit la voiture et fila à son bureau. Yi se sentit abandonnée. Un peu plus égarée que jamais, elle attendit que le temps passe et somnola sur le canapé. Mais comme il ne revenait pas, elle se lança à l'exploration des pièces vides et couloirs sans ampoule qui courraient sur trois étages. La villa était bien trop grande pour un homme seul. Partout les finitions faisaient défaut : le mastic dégoulinait aux jointures, le plâtre du plafond tombait par plaques, les portes manquaient à l'appel.

La chambre de Lucien était au dernier étage. Un pauvre roman écorné y traînait, sur une pile de vêtements, à côté d'un grand flacon d'eau de Cologne. De la fenêtre, sur la pointe des pieds, on voyait la mer.

Au mur du salon étaient punaisées des photos de famille ; mais à moins que Lucien Gilles Anne Valérien, baron d'Argensac, n'eût des cousins nubiens, ce n'était pas sa famille. Au plafond pendaient d'absurdes guirlandes de Noël, fruits d'une longue incurie. Lucien s'en foutait. Il vivait ici assis sur sa valise, comme sur un quai de la gare, n'attendant que le sifflet du départ.

- Bonjour, dit une voix grave dans le dos de Yi, manquant de lui causer un arrêt cardiaque.

Janvier s'étonnait de trouver une asiatique miniature au beau milieu de la villa barbelée. Était-ce une espionne de la mafia chinoise ? Prudence. Peut-être savait-elle le kung-fu.

- Toi, articula-t-il, tu es entrée comment ?

- Je... bégaya Yi. Je ne suis pas entrée en... enfin, c'est Lucien qui m'a dit de l'attendre ici.

Janvier sourcilla. Alors son patron avait réapparu des limbes ? Mais comment ? Et que faisait la Chinoise dans cette histoire ? Elle était certes plutôt jolie, mais son patron n'avait pas pour habitude de laisser les poules picorer à la maison.

- Bon, dit-il, tu veux une bière ?

À son retour, Lucien fut un peu sidéré de voir Yi et Janvier bavasser comme deux vieux copains, la bière à la main. Les enceintes étaient branchées et ambiançait le salon à l'africaine.

- Bah ça s'ennuie pas... lança Lucien avec humeur. Vous faites une soirée ou quoi ? Putain, on n'est pas des barbares – mettez du Bach au moins, m...

Janvier laissa éclater sa joie de retrouver son patron et ami. Il lui raconta comment il l'avait cherché partout, sans trêve et sans relâche et comment il l'avait cru mort, massacré par les trafiquants d'armes amis des islamistes. Mais juré, ces salopiards n'allaient plus toucher à un seul de ses cheveux. Faudrait lui passer dessus d'abord... !

- Oui, oui, c'est bien, articula Lucien. Maintenant laisse-moi crever.

Il s'allongea sur le canapé avec douleur. Janvier fut très refroidi. Alors Lucien raconta qui l'avait jeté dans le désert et comment on l'avait accueilli à la Manufacture.

Le vieux blagueur, le directeur général, avait mugi de colère :

- Ah ! C'est comme ça que vous revenez ! Après trois jours d'abandon de poste ? De mutinerie... ! Et vous revenez débraillé, comme un sagouin, comme un...

- Bonjour Mahmoud ! claironna Lucien. Je vous ai manqué, on dirait...

- Ah, votre ironie fine et votre incivisme ! Non, je ne tolère plus ça ! Je vais en référer à Paris... ! Je vais dire : j'ai demandé un directeur financier, et on m'a donné un saboteur, un suborneur, un maquereau à roulettes... !

- Écoutez Mahmoud ! Je vais vous expliquer...

Il reçut un cahier à la figure. Alors surgit sur scène un autre personnage : celui que Lucien nommait le jeune blagueur, l'auditeur de la manufacture.

- Lisez, lisez Mourad ! ordonna le vieux blagueur au jeune. Lisez le compte-rendu d'enquête.

En une page de style superbe et cafouilleux, Lucien se vit accusé de truanderie notoire, faux et usage de faux, faux-semblants, faux contacts, trafic d'influence et dérobade de fonds propres... ! Lucien voulut demander ce qu'il entendait au juste par tous ces méfaits ; mais une voix mielleuse vint dans son dos.

- M. d'Argensac ? Quel soulagement !

Lucien fit volte-face pour foudroyer le colonel AAA. Il tenait sa vengeance. Il allait parler au grand jour, révéler ses fraudes, ses kidnappings... Mais un homme en uniforme à trois étoiles se tenait près du colonel. C'était le général en chef de la gendarmerie adjouranne. La flamme de haine dans les yeux du colonel était ténue lorsqu'il se jeta sur Lucien.

- J'ai craint qu'il ne vous soit arrivé quelque malheur ! dit-il en lui serrant les mains. Les excursions dans le désert, vous savez, c'est bien dangereux... Oh, le

général Ali Abokor est venu ici pour une démonstration de lance-grenade, mais je crois qu'il a une nouvelle... délicate à vous communiquer.

- M. Sac, gronda le général Abokor, votre agrément d'État pour exercer des fonctions de direction stratégique vous est retiré. Votre visa de travail est nul. Vous avez présentement 48 heures pour quitter le territoire de la République. Bonne journée, M. Sac.

Et Lucien sut combien il était futile de dénoncer un meurtrier dont les amis infectaient l'armée, la justice et les ministères comme les puces le pelage d'un chien errant. Le colonel Abdallah Awill Aden avait tout planifié. Il avait répandu son venin dans les bonnes oreilles, actionné les bons leviers et saupoudré les bonnes calomnies.

- Bon, ajouta AAA. Quelle affaire ! Mais sinon, votre virée au lac Saleh s'est bien passée ?

- Je... dit Lucien avec lenteur. J'ai crevé en route.

Sous les yeux atterrés de Yi et de Janvier, Lucien agita son passeport. Des pages en avaient été arrachées et d'autres tamponnées de rouge.

Allongé, Lucien ferma les yeux. Ses tempes pulsaient et lui brûlaient. C'était son dernier petit rêve, le plus minable de tous, qui venait de s'échouer et crever comme un petit poisson : mener une vie bien tranquille en Afrique, bien pénarde et bien nulle. Le temps de rebondir.

Mais de cette vie médiocre, une fois encore, on le foutait dehors. Sa seule faute avait été un instant d'honnêteté. Un instant d'égarement : qu'avait-il à recouper les factures, à poser des questions ? Pourquoi tant de zèle ?

Lucien ne tenait plus le compte de tout ce qu'il avait perdu : perdu sa fierté, sa foi, son imagination, perdu aussi le goût des voyages et des bouffes excentriques, perdu le rêve de la femme parfaite, perdu l'argent, perdu sa prestance, perdu la

femme qu'il aimait – et ses vieux copains s'étaient détournés en disant : « il a changé. » Il avait perdu tous ses rêves, même ceux dont il n'avait même pas conscience. Et il en avait soupé de ce tiers-monde dégueulasse qui ne cherchait qu'à le tuer et le voler. Il ne lui restait qu'à rentrer France où il irait vivre en roquet parmi les caniches.

- Maintenant, dit Lucien, je vais faire mes valises, me pieuter et me barrer par le premier avion de ce putain de pays.

- Boss, dit Janvier, tu crois pas que ce trafic d'armes...

- Mais je m'en fous de ce trafic, de ce pays de leurs guerres – je m'en fous. Je me casse. C'est fini, mes amis, je suis pourri ! J'ai été honnête une fois – en trois ans... ! pour mourir ? Merci... C'est pas que la vie soit injuste... la vie, elle a sa propre logique. Sa logique, c'est d'être une pute. T'as été généreux ? bim, la vie te coupe le bras. T'as dit la vérité ? bim, on te coupe la langue...

Yi, abasourdie, écoutait Lucien s'effondrer et colérer. Elle n'avait jamais songé qu'il put y avoir plus seul qu'elle, plus malheureux ainsi, et depuis plus longtemps.

- Debout, s'écria-t-elle avec une rage et une pitié confuses.

- Pourquoi ?

Ce qu'il pouvait être bête et lâche. Yi se fâcha plus encore.

- Mais tu peux pas te foutre de tout ! Il y a les armes qui se promènent, les terroristes, les enfants qui meurent...

- Ah, le cinéma... ! Quoi les armes ? Ça fait trois ans que j'en vends, des armes. Je les laisse même se barrer n'importe où. Alors l'armée, les terroristes... ça n'est jamais qu'une autre sorte de nègres mafieux. Si j'avais encore une morale, tu crois que...

Il se tut et reprit avec une morgue mauvaise :

- Tu sais ce que je vais faire ? Je vais déménager dans la pire dictature au monde, faire le boulot le plus ignoble, et je fermerai ma gueule... et si je m'ennuie,

j'irai me taper tout ce traîne en Thaïlande. Et sur ma tombe, on écrira : celui-là fut la pire ordure, le fumier le plus puant qu'ait porté la surface de la terre. Et je serai bien content.

Il se leva.

- Mais tu pourrais juste dénoncer les camions d'armes, reprit Yi d'une voix timide, parler à la police, à l'armée...

- Quelle armée ? Sadjourah ? C'est les meilleurs potes des terroristes. Et à Pount, c'est pas mieux...

Lucien avait repris son assurance de maître.

- Janvier, je vais te donner l'argent pour rentrer chez toi. Yi, toi aussi, rentre. On a déjà chacun assez de problèmes. On va pas s'occuper les uns des autres.

Yi frémit à cette morale affreuse mais ne répondit rien. Elle avait la nausée. Ils s'étaient reluqué la pupille, à ne rien faire, et maintenant tout était fini : Yi rentrerait seule au camp, recevoir sa punition. Elle oublierait les histoires d'armes et son aventure avortée. Elle avait appris au moins une chose : c'est que s'il y a une qualité sur laquelle on peut toujours compter chez les hommes, c'est leur lâcheté.

- Il y a peut-être... dit Janvier. Il y a une base de l'ONU à Pount, un commandement militaire pour les Casques bleus. Ils sont stationnés à Zavar. Alors, si on leur filait la trace d'un convoi d'armes pour les Tulleba, tu penses qu'ils seraient contents...

- Et moi, ça me fait quoi ? rétorqua Lucien.

- Peut-être que tes chefs, dit Janvier, à Paris, ils seraient contents... ?

Perspicace Janvier ! Lucien tournait comme un ours en cage. Faire coffrer trois trafiquants d'armes, il s'en battait l'œil. Mais s'il rentrait à Paris maintenant, Lucien ne serait qu'un paria, expat' grillé parmi les expats grillés, carbonisé même... alors qu'il lui restait une petite chance de redorer son blason, de devenir



un héros d'entreprise : c'était de livrer les armes à l'ONU, comme le suggérait Janvier. Être un héros !

Encore fallait-il ne pas l'être à titre posthume.

- Non, c'est foutu, dit Lucien. Je suis sur écoute téléphonique, c'est sûr : l'armée me veut mort ou très loin d'ici... ! Alors passer un coup de fil aux casques bleus pour dénoncer leurs trafics...

- Alors, il reste une solution... aller à Zawar. Toquer direct à la porte de l'ONU.

Lucien éclata d'un rire sarcastique.

- Moi, tu m'as vu, le grand blanc qui crève l'œil, me taper tout le trajet jusqu'à Zawar ? Et pourquoi pas me balader à Kaboul en string avec le drapeau de la Gay Pride tatoué sur la fesse gauche ? Merci !

- Ça te coûte quoi ? dit Yi. Ça pourrait sauver des gens.

- Moi, sauver la veuve et l'orphelin ? J'ai passé l'âge ? J'ai une valise à faire, et un avion à prendre pour, pour...

Pour nulle part. Rien ne l'attendait en France, ni ailleurs. Du fric, il en avait encore, mais pas pour toujours... Et allait-il faire le plaisir au colonel AAA de fuir la queue entre les jambes ? Lucien était pensif.

- Janvier, dit-il enfin. Je peux compter sur toi... ?

- Bien sûr, boss !

- Oui, mais si jamais je vais à Pount, à Zawar, tu...

- Je viens avec toi. Je ne te laisse plus tomber, boss.

- Mais c'est pas une promenade de santé, mon vieux. C'est le grand bac à sable du djihad... !

- C'est tout vu, je viens. Il nous faut juste un guide... tu te souviens de Judith ? La fille de l'autre soir ? Elle, elle connaît la route qui longe la mer, loin des terroristes...

- Alors ça, éclata de rire Lucien, tant qu'il y a des blondes, tu es dans le coup... !

Lucien souleva une lampe de poterie verte et l'éclata contre le mur. Des billets attachés par des élastiques en tombèrent. Lucien avait appris à diversifier ses placements. Il prit une demi-liasse et la fila à Janvier.

- Tiens garde ça. Et puis va charger les bidons d'essence. J'ai un plan. On ne va pas rentrer à Sadjourah. On prend la caisse de Yi. Une fois arrivé à Zawar, je prends n'importe quel vol vers l'Inde ou l'Arabie ; et toi, tu rentres en Oubanguana...

- Et moi ? dit Yi.

Lucien pivota. Il l'avait presque oubliée. Les yeux noirs sous la chevelure noire, à frange nette, les mèches aux épaules dérangées, elle le fixait avec un espoir qu'il ne comprenait pas. Elle n'avait pas conscience des dangers de l'expédition, ou peut-être qu'être viré de son travail avait détraqué son cerveau. Du courage, elle en avait – de l'inconscience aussi. Elle lui traînerait dans les pattes. Et en vérité, plus encore, Lucien ne voulait pas qu'il lui arrive du mal : elle l'avait sauvé, mais désormais, c'est lui qui se sentait responsable d'elle. Elle était l'ingénue charmante, prête à tomber dans tous les pièges. Avec réticence, il devait lui faire ses adieux.

- Toi, tu restes là. C'est beaucoup trop dangereux là-bas.

- Mais c'est *ma* voiture que tu veux prendre !

- C'est pas faux... mais je peux pas te la rendre. Je suis trop surveillé pour louer une caisse. Et la moto de Janvier suffira pas... Je vais être obligé d'abandonner ta voiture à Zawar.

- Mais c'est celle de la Compagnie !

- Oh, dans un monde parfait... dis que je l'ai volée. Tiens, voilà de l'argent pour...

Mais elle frappa avec orgueil les billets qu'il lui tendait et qui voletèrent.

- Non ! Tu crois que l'argent peut tout, hein... ? Et qu'est-ce que je vais faire moi ? Rentrer ? Comment ? Me faire humilier plus encore par mon chef, mettre au trou... ou attendre ici que les soldats de l'autre colonel viennent te chercher, et ils vont me faire quoi... ?

- Ne dis pas de bêtise, je vais trouver une solution...

Janvier était monté chercher ses affaires. Lucien s'apprêtait à faire de même – mais Yi se jeta à son cou, les bras enroulés autour de sa nuque.

- Si tu ne m'emmènes pas, je hurle. J'appelle la police.

Elle voulait vraiment y aller, au charbon. Il sentait son parfum dans son cou. Elle lui avait piqué son eau de Cologne. Elle ne les lâchait pas, ni lui, ni l'aventure. Lucien n'avait jamais été très doué pour refuser des choses aux femmes.

- C'est que tu es collante, toi...

\*\*\*

*C'est triste chose à voir que le bar de l'hôtel*

*Où réside parfois une certaine demoiselle*

*Deux affairistes miteux se tiennent au canapé*

*D'où ils discutent affaires juteuses, assourdies*

*Par la télé qui crie très fort, et les drapés*

*D'une lente serveuse qui bâille, très engourdie*

*Tu regardes*

*les clips de pop, aux danses excitantes, aux musiques syncopées*

*Voici la poésie ce matin – et pour la prose, il y a les journaux*

*télévisés...*

- Janvier ? Janvier !

- Hein, quoi ?

- Y a ta copine qui se casse, non ?

Janvier trébucha vers Judith qui en fut sidérée.

- Judith, nous avons besoin de ton aide. Toi... tu sais comment franchir les barrages de police de Pount, non ? Vraiment, je ne te demande pas ça pour nous, mais pour les gens de Pount, du Dankali... c'est au sujet – *au sujet des armes*.

Judith laissa traîner son regard sur Lucien dont la peau brûlée s'émiettait par endroit, sur la petite Chinoise rangée derrière lui, et enfin sur Janvier, qui la fixait avec droiture, attendant on ne sait quoi, un sourire, un acquiescement à son projet extravagant.

- Eh bah, dit-elle, c'est plus original que de m'offrir un verre.

\*\*\*

La route qui va de Sadjourah à Pount est longue et serpentante. Elle s'arrime aux contreforts montagneux de Merida, qu'elle escalade par mille lacets, dans un chaos de roches et de graviers.

Judith avait pris la tête du convoi, dans son pick-up marqué d'une croix et d'un croissant rouge, avec Janvier pour passager. Abdi l'infirmier conduisait le second quatre-quatre, à l'arrière duquel somnolaient Yi et Lucien. Le ciel avait l'ocre d'une fin de jour lorsqu'ils atteignirent les contreforts de la frontière.

Deux douaniers mobiles surgirent au détour d'un rocher, avec leur véhicule. Lucien pesta. Abdi lui dit de ne pas s'en faire, qu'il les connaissait, qu'ils ne feraient pas de problèmes si leurs papiers étaient en règle. Lucien songea à son passeport saccagé d'interdictions. Il fallait jouer serrée. Il poussa la portière et marcha droit vers les douaniers, leur tendant un livret brun. Les agents de l'État l'inspectèrent à la lueur d'une lampe torche, froncèrent les sourcils, se le passèrent

de l'un à l'autre, avec de longs Mmmhh, mmmhh. Ils se l'échangèrent au moins trois fois, sans dire un mot.

- C'est pour zone militaire, ça, grogna enfin l'un des deux.

Il s'agissait en effet du laissez-passer militaire de Lucien, papier rare et d'usage obscur, qu'il utilisait deux fois par an pour se rendre à l'arsenal de Sadjourah.

- Pourquoi tu vas à Pount, hein ? dit-il.

- Mission d'État. Écoute, mon ami, j'ai de bons amis au ministère. Tu veux aider la nation, hein ? Tu connais le colonel Abdallah Awill Aden... ?

- Tu crois qu'il suffit de connaître des bons noms, là ? rétorqua le douanier. Ton papier, là, ça ne dit pas ce que tu fais avec deux voitures à...

- Bonsoir, bonsoir, tinta une voix féminine et chantante. J'ai mes papiers moi aussi. Un papier jaune et vert... c'est pour les médicaments, vous savez... oh, où est-il ?

Judith se trémoussa un moment autour de sa sacoche, pourtant minuscule, dont la bandoulière barrait joliment la poitrine. Avec un sourire candide, elle tendit les papiers tant désirés aux douaniers, qui les visèrent d'un œil distrait.

- Circulez. Allez, allez.

Ils repartirent. L'on demanda à Judith si ce n'était pas dangereux de se jeter en pleine nuit sur cette route pleine de bosses et de ravins profonds. Elle dit que les camions n'osaient pas prendre la route de nuit et que ça leur ferait de la place. Le clair de lune était excellent.

Les pierres granitiques baignaient dans la lumière froide de la lune. Le vent marin, dévalant les montagnes qui masquaient l'océan, rafraîchissait la nuit moite. Le pick-up louvoyait, fenêtres ouvertes, aux détours d'une piste dont seule Judith devinait les pièges. Vers minuit, Janvier se pencha pour voir les étoiles.

- Si on tombe dans un trou, observa Judith, tu te briseras la nuque.

- Pourquoi on tomberait ? rétorqua Janvier.

Il la regarda. Le bleu de lune tombait sur son visage pâle aux méplats purs. Ils avançaient dans la nuit indéchiffrable. À tâtons, ils gravissaient les monts et descendaient les vallées.

- Je vais dormir moi... bâilla Judith.

- Je peux conduire si tu veux.

- Tu nous flanquerais dans le ravin. Parle, pour me tenir éveillée.

- Aï ! Tu veux que je te parle de quoi ? Je ne suis pas un moulin à mots.

- J'sais pas... tes études de médecine, là-bas, ça s'est bien passé ?

- Il faut encore que j'achève. Oui, au pays, ça ne se passait pas trop mal, les études, mais c'est trouver le temps qui n'était pas facile, entre les petits boulots, les classes, l'atelier du papa et puis les sorties parfois...

Janvier enjolivait le sérieux de sa vie studieuse ; car s'il lui arrivait de piquer du nez en cours, c'était après une nuit agitée et arrosée.

- Ce n'a pas dû être facile pour toi... dit Judith

- Pourquoi ?

- Je ne sais pas... Trouver l'argent, se débrouiller, suivre les cours... Tout est plus difficile quand on manque d'argent...

Janvier s'étonna de ce propos. Il ne s'était jamais considéré comme pauvre. À Wouri, son père tenait un garage, l'un des mieux fréquentés de la ville, où il changeait les bougies et requinquait les carburateurs avec un talent propre à nourrir ses cinq enfants. Et pour huit cents francs, c'est à dire un café à Paris, Janvier prenait le taxi et invitait sa chérie du jour à partager des bières et un n'domba de poulet pimenté. Il buvait des whiskys, chinait de quoi se saper – et il n'avait jamais eu à souffrir de la faim. En somme, Janvier se tenait pour un modeste privilégié ; mais il pressentait que ce genre d'aisance ne suffirait jamais à une princesse d'Europe.

Bien sûr, il était bête de croire pouvoir la draguer ainsi, il aurait mieux fait de retrouver Asma, la fille du Sénégalais, à Sadjourah, faire quelques salamalecs à son papa et l'épouser. Elle était jolie sans l'être à se damner, riche sans s'approcher des fortunes et des extravagances européennes, intelligente sans que son esprit fît du bruit. C'était un bon parti, et le parti de la raison.

Mais dans l'extrême incertitude du cœur, Janvier parlait trop.

- Bon, dit-il, on ne manque pas, chez moi. On sait toujours se débrouiller. J'avais des jobs. Et puis, à titre gratuit, je faisais l'ambianceur des soirées, le poète – j'écrivais des paroles pour mes amis qui chantent.

- Non, tu me charries... dit Judith en riant. Toi ?

Janvier se vexa à peine, car il avait la triste habitude qu'on ne le prît pas au sérieux. Jadis sa mère maniait la poêle à frire pour l'accueillir des soirées qu'il passait avec la jeunesse bohème de Wouri, les artistes et les gosses de riches, où il faisait poète-parolier.

Janvier se mit à fredonner, d'abord bouche fermée. Puis vinrent les syllabes lentes et saccadées ; et chaque phrase avait sa cadence rythmée, d'une main qui claquait sur ses genoux soudés :

- Écoute moi Judith, quand tu auras bien ri,  
Je suis né, j'ai vécu, j'ai grandi à Wouri,  
Tout cerné de manguiers et de bananeraies,  
Ghetto, nid à bandits et décharge – il paraît –  
Pour moi, y-a pas de doute, c'était le paradis  
On dansait tous les soirs, surtout le vendredi  
Les femmes pilaient le mil – et les marabouts mettent  
De grands masques de bois, ils dansent, ils entrent en transe... »

La voiture plongea dans un trou, rebondit et Janvier se cogna la tête au plafond. Judith freina violemment et il se cogna à la vitre. Un peu sonné, il reprit en cherchant plus ses mots :

« ... et moi, le maltraité, je fais ma chansonnette

Pour distraire et charmer les demoiselles de France. »

Dans le silence, on n'entendit plus que le ronronnement du moteur et le crissement des pneus sur les roches volcaniques. Puis Judith éclata de rire.

- Mais c'est génial... J'adore. Tu as le rythme, ça s'arrête pas... Tu voulais pas te lancer dans la musique, le slam... ?

Janvier avait noté qu'en effet, à la cadence qu'il mettait dans sa voix et dans ses mains battantes, le moteur pulsait de plus en plus vite. Ils dévalaient la montagne tous phares allumés, entre d'antiques cheminées magmatiques et des ravines qui cisailaient la pente. La voiture gigotait au gré des trous.

- Regarde la route... tu es trop gentille. Mais il y a d'autres musiciens, et des meilleurs que moi à Wouri. Et j'y suis pas.

- Pourquoi tu es parti ?

- Bon, je ne suis pas parti de mon plein gré...

C'est que les études étaient si longues, et pour un résultat si douteux : finir dans la brousse à cautériser des paysans gangrenés... Janvier songeait à se lancer plutôt dans les affaires, domaine vaste et fumeux où dansait l'argent qui manquait à ses rêves. Or, un jour, sa chérie-coco lui parla d'un homme d'affaires qui répondait au nom de Bunga Bunga Bingo : un cador du négoce et un sapeur de premier ordre. Celui-ci cherchait un assistant pour le seconder lors d'un de ses voyages de colporteur-griot de classe panafricaine, à Sadjourah. Avec Bingo, Janvier était sûr d'avoir tiré le bon numéro.



C'est ainsi qu'il s'était retrouvé paumé à cinq mille kilomètres de chez lui. Désespérant de rentrer, il avait au moins retenu une leçon : ne jamais faire confiance à un homme qui porte des chaussures en peau de bébé crocodile.

- Mais tu ne pouvais pas rentrer en stop, en camion ?

- Il faut de l'argent, et c'est très difficile... Et puis la vie n'est pas trop mauvaise à Sadjourah...

- Tu ne veux plus revoir ta famille ?

- Non – qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Judith haussa les épaules sans répondre.

- Et ta chérie, dit-elle encore, elle ne t'attend pas là-bas ?

- Tché. Ma chérie de Wouri, elle m'a oublié. Et moi aussi, je l'ai oubliée. Le soleil m'a trop cogné, et je ne m'en souviens plus. Je ne me souviens que de la grande rivière et des oiseaux qui palabrent... !

Mais il dit, cassant net ses rêveries.

- Mais toi, tu es contente d'être en Afrique ? À Laskorai ?

- Plutôt.

- Tu trouves des choses à faire, là-bas ?

- Oui. Le soir, je vais à la plage. Souvent.

- La plage ? s'écria Janvier.

Il peinait à s'imaginer cette naïade en maillot de bain se dorant la pilule sur une plage du très rigoriste pays de Pount, dont les djihadistes n'étaient jamais très loin.

- Oui, répondit Judith. C'est très tranquille, je suis toujours seule. Il y a une petite crique, pas loin du dispensaire, où même les pêcheurs ne viennent pas, à cause des rochers.

Elle ne précisa pas que chaque fois qu'elle partait se baigner, Abdi l'infirmier la suivait de loin et s'asseyait au sommet du chemin de crête. Il la regardait à peine, mais il guettait les dunes, une machette à la main.

- Et le travail, toute la journée ? Tu es contente ?

- Contente... ! J'essaye, oui. Et c'est pas facile quand tu vois défiler les gosses douze heures par jour, avec leurs ventre gondolés, et puis leur regard mort, ou bien haineux – oui, c'est bizarre comme il y en a des haineux. Le dispensaire, ça s'appelle. Et puis il y a les femmes, les filles par douzaines, massacrées – excisée, je te fais pas la description, si ? Allez, pour le plaisir : on prend un couteau, on la plaque au sol et... non, tu sais, tu ne veux pas l'entendre ? C'est mon ordinaire, à moi. Sois pas sensible. Et après, la spécialité locale, c'est l'infibulation. On prend du fil et on coud les deux bords, oui, ensemble, pour faire propre. Très virginal.

Sa colère avait monté tandis qu'elle parlait. Et à l'instant elle retombait, pour se muer en une tristesse toujours empreinte de rage.

- J'en ai vu venir une, l'autre jour, toute tremblante et toutes pâle... Amina. Elle avait de la fièvre, elle n'avait plus le choix. Elle m'a dévoilé son corps très mince, joli mais... mal incisé, mal recousu, mal cicatrisé – infecté. Une infirmière était là pour traduire. Je lui ai dit que la petite, il fallait la découdre pour la soigner. La petite – elle est à peine plus jeune que moi, c'est drôle de se dire ça... elle parle pas, elle est soumise à tout ce qui va se passer. Le père, dehors, il a des mouches dans les yeux et quand tu lui parles, il dit : inch'Allah. Mais c'est la mère qui crie au déshonneur, parce que tu ne veux pas la recoudre – alors que c'est la tradition, la volonté de Dieu... ! alors la récompense de tout ce que tu fais pour les soigner... de la haine, de la haine, toujours de la haine... est-ce qu'il n'y a que ça dont ils soient capables... ?

Janvier couvrait Judith des yeux. Elle était très jeune malgré l'Afrique – et seule. Terriblement seule. Le cynisme se liquéfiait dans sa voix, à l'orée des larmes. Il lui dit d'arrêter un instant la voiture.

Il aimait ses yeux lunaires, luisants de toutes les émotions. Il aimait se faire ainsi balader de la tristesse à la joie, au gré d'un cœur étranger. Son état empirait. Un beau sentiment ne gâchant jamais un joli minois, il aimait aussi sa volonté de changer les gens, quoiqu'il ne la jugeât guère réaliste ; mais on n'aime pas les filles pour leur réalisme. Elle lui semblait un être de candeur et de courage, sans égoïsme ni machinerie calculatoire – ce qui prouvait, au passage, que l'amour mène à toutes les naïvetés.

Quand Judith eut repris son souffle, la nuque en arrière, sans regarder Janvier, ils repartirent.

Judith songea que si l'une de ses amies de Paris l'avait rencontrée à l'instant, elle n'aurait plus reconnue la fille élégante et consciemment frivole des quartiers chics, à l'allure ondoyante, blasée de toute conversation, accrochée à son portable et sensible aux plus petits maux de la vie, même parfois ceux des autres. Elle s'était endurcie. Et elle croyait qu'elle resterait un peu ainsi à son retour : dure-à-cuire, taiseuse et mal attifée ; et en cela elle se trompait de beaucoup, car la personnalité n'est pas un moule dur – sauf chez les pires imbéciles – et la figure qu'elle s'était composée dix ans à Paris, inutile ici, reviendrait sans tarder au contact des vieux amis et des vieux lieux, avec toutefois un je-ne-sais-quoi d'incomparable aux autres gosses de riches, que seuls les plus fins juges de la nature humaine sauraient reconnaître : un brin de sagesse et de patience.

Quand elle avait dit qu'elle partait en Afrique, ses amis les plus sans gêne lui avait demandé s'il elle faisait cela par *bonne conscience*. Petite phrase d'une infinie petitesse. Car il fallait bien qu'elle se sentît coupable, pour s'exalter ainsi ! Et leur sentence prononcée, ces bonnes gens retournaient à leur conscience molle et sans dérangement. Elle les envoyait pourtant parfois, songeant au confort de leurs corps et plus encore de leurs cerveaux relax.

Elle observa de biais Janvier, dont le regard bon reposait sur elle. Il était attentif et plein d'esprit, et même d'inutile poésie. Elle n'aurait pas dû pleurer devant lui.

Elle voyait bien qu'il l'aimait, et ressentait un remord à lui laisser espoir, d'une façon ou d'une autre. Car il était tellement différent de l'amant-modèle qu'elle s'était conçu ! – qu'elle avait eu, d'ailleurs. Judith se connaissait (au moins, le croyait). Il lui fallait un jeune et brillant médecin à l'humour caustique, un ingénieur d'élite à la rigueur, sachant causer théâtre et opéra. L'argent était le corollaire naturel de cet idéal. Elle ne pouvait pas trop décevoir sa maman.

Elle était trop sentimentale, sans doute.

Janvier fixait la route plongeant dans l'inconnu. Il priait pour que ce périple s'achève sans désastre, et pour que vive encore cette invivable créature aux yeux transparents, qu'il désirait dans la grande incertitude d'une quelconque réponse.

*On sait très bien que l'on se damne*

*Mais l'espoir d'aimer en chemin*

*Nous fait penser main dans la main*

*À ce qu'a prédit la tzigane*

